perfectionné, ni d'un phoque (aberration du grand Michelet) ; Ève ne fut non plus quelque guenon. L'homme actuel ne descend pas même d'un anthropoïde primitif différent de lui. Adam ressemblait à un passant de la rue, blanc ou nègre, selon que le soleil a coloré une race, ou l'étiolement boréal décoloré les autres. Intellectuellement il nous valait. Méfions-nous du fantastique ; la brume transforme nos aïeux lointains tantôt en demi-dieux, tantôt en brutes. Or, il est faux que les Anciens aient possédé des lumières ou une vigueur supérieures aux nôtres : les squelettes préhistoriques sont pareils à ceux des races actuelles ; la hauteur intérieure des dolmens ne dépasse pas notre taille ; et il ne tient qu'à Rothschild de se faire bâtir des Pyramides ; l'aqueduc de Roquefavour vaut le pont du Gard. Mais rejetons surtout l'excès opposé, les romans de la préhistoire, la mascarade de l'anthropoïde et de son comparse, l'ours des cavernes. Gardons quelque réserve à l'égard de la pierre polie et du silex éclaté ; ces armes servent encore aux sauvages australiens, et Moïse prescrit l'usage liturgique de couteaux de pierre. L'homme des cavernes ne fut point un singe humain, ancêtre commun de nos races, mais quelque contemporain dégradé des Pharaons, sinon des Tarquins. La faune préhistorique constitue une variété détruite de la nôtre : les évolutionnistes futurs pourront parler de l'âge de la girafe, que nous voyons disparaître. Le sauvage des cavernes ressembla au sauvage actuel, naïf en vertus et en vices. Les vulgarisateurs qui, à grand renfort de vignettes, nous décrivent l'humanité au temps de l'ours des cavernes ou à l'âge du renne, feraient un tableau aussi complet du monde moderne en exhibant quelques hottentots.

Donc, aucune évolution *collective* de l'humanité. Le paysan actuel est plus *instruit,* non plus *intelligent* que le chasseur d'ours, son ancêtre. Les connaissances s'addi-

tionnent ; elles s'enseignent mais ne s'héritent pas. L'atavisme ne transmet que des tendances et une mentalité virtuelle, de catégorie invariable. Les nouvelles connaissances détruisent parfois les anciennes ; le journal a tué la tradition ; nos académiciens seraient fort empêchés de bâtir l'habitation d'un lacustre.

Du monogénisme.

Le naturalisme darwinien nous fait descendre d'un poisson ou d'un légume ; le naturalisme polygéniste refuse en revanche au nègre d'être le cousin d'un blanc. Toutefois, n'accusons plus ici l'orgueil intellectuel, mais l'orgueil de race : les Américains, durs parvenus, nient, pour légitimer leurs lynchages, l'unité de l'espèce humaine : Dieu créa l'oncle Sam, puis il se reposa ; avec ce qui restait d'argile quelque sous-ordre fabriqua le nègre.

Cependant le monogénisme, enseigné par Moïse, se trouve confirmé par l'unanimité des ethnologistes sérieux, Buffon, Cuvier, Flourens, Quatrefages, Humboldt. Toutes les races humaines descendent d'un type unique. A ceci les polygénistes objectent :

1° *L'impossibilité du peuplement des divers continents.* — Mince objection, si l'on réfléchit qu'un sauvage océanien parcourt quatre cents lieues de mer sur sa pirogue, et que, sans parler des banquises, les îles Aléoutiennes relient à l'Asie l'Amérique boréale. Il est d'ailleurs prouvé que Phéniciens, Scandinaves, Chinois, ont visité le Nouveau-Monde avant notre ère.

2° *La pluralité des formes linguistiques : l'agglutinante, la monosyllabique, la flexionnelle.* — Mais plusieurs philologues, tel Renan, reconnaissent que cette question reste parfaitement étrangère à celle des origines humaines. Qui jugerait sur la forme des idiomes ferait descendre les Hottentots des Basques, et les Anglais des Chinois.

D'ailleurs, l'unité primitive du langage tend à se révéler à la philologie. Déjà les dialectes de l'Amérique sont ramenés à ceux de l'Asie. Edgar Quinet concluait : « Interprétez comme vous le voudrez cette parenté dans « les idiomes, toujours vous serez ramené à la nécessité « d'une souche centrale. Et cette conclusion s'accorde « pleinement avec les traditions primitives, qui toutes « placent à l'origine de chaque race une même huma- « nité. »

3° *Les divergences physiologiques des races.* — Ici le nœud du débat. Il faut distinguer l'*espèce*, une, intransmutable, et les *variétés* ou *races* créées par l'influence du milieu et l'hérédité.

L'espèce humaine varie comme les espèces animales, sauf une certaine résistance que peuvent opposer aux milieux l'intelligence et la volonté. Voici quelques exemples de l'influence climatérique : en France, abondance des yeux bleus au Nord, noirs ou fauves dans le Midi ; brunissement rapide par le hâle de mer et le soleil ; la race juive, blonde en Allemagne, tend au brun en Portugal, au noir en Afrique ; le type yankee, sans mélange indien, se rapproche du type Peau-Rouge ; la dynastie d'Angleterre, allemande d'origine et d'alliances, présente fréquemment le type britannique. Pour Buffon « l'homme, blanc en Europe, noir en Afrique, jaune en « Asie, rouge en Amérique, n'est que le même homme « teint de la couleur du climat ». L'homme qui, seul des animaux, *supporte toutes les latitudes*, est donc exposé à de plus grandes variations que les autres espèces ; or, les lapins transportés au Canada blanchissent en hiver ; le chien devient noir en Guinée, et la laine du mouton s'y change en poil.

La coloration de la peau résulte d'une pigmentation corrélative au climat. L'homme naît blanc chez tous les peuples. L'angle facial du nègre se redresse aux Etats-

Unis. Buffon regarde le climat comme « la cause première, « et presque unique, de la couleur des hommes ; mais la « nourriture, qui fait à la couleur beaucoup moins que le « climat, fait beaucoup à la forme ».

Autour de nous, des races disparaissent, d'autres s'accentuent ; le type parisien actuel n'existait pas au XVIe siècle. Nos races primitives (kymri, gaël, ibère), tendent à s'effacer, sauf en Bretagne ; les races invasionnelles (Sarrasins, Burgondes, Orientaux), ne se distinguent plus guère que dans le Languedoc ou dans des cantons isolés. D'autres types se produisent. Multiple est la causalité des races ; certains types que n'explique aucune origine historique ont été attribués à l'abondance locale de statues, de tableaux. Il existe un type Bourbon. Les portraits des Infantes se ressemblent tous. Transportez sur une île déserte un couple de cousins offrant une même particularité physiologique, dans cent ans vous aurez une race. Remarquez la bizarre ressemblance de certains noms, surnoms ancestraux, avec leurs porteurs actuels. Mille causes produisent des variétés que l'hérédité accentue. Souvent, la divergence morale crée la divergence physiologique ; avant et après le Bas-Empire, la capacité crânienne n'est pas la même à Byzance. « Ainsi, écrit Edgar Quinet, « selon les époques d'intelligence ou de sommeil d'esprit, « le type physiologique s'enrichit ou s'appauvrit. »

Si l'on réfléchit à la vigueur des sèves primitives, à cet absolu de vice et de vertu que les traditions des peuples relatent, l'écart de frère à frère, de Caïn à Abel, put imprimer tout de suite des divergences radicales au *facies* humain ; de là les deux ou trois grands types de races. Le soleil a fait le reste, joint aux conditions intellectuelles qui influent profondément sur l'homme physique. Il existe enfin des déformations volontaires : celle du pied chez les Chinoises, celle du crâne chez tant de peuples primitifs et même, au dire de Broca, dans le Midi toulousain.

Les catacombes de Paris ont fourni à Geoffroy Saint-Hilaire tous les types de crânes connus.

Un dernier argument monogéniste, et sans réplique, c'est la fécondité des unions entre les races humaines.

4° *Les divergences morales.* — D'abord ne les préjugeons pas des divergences physiologiques. Le système de la pesanteur du cerveau qui range Biron, Cuvier, Dupuytren et Gambetta intellectuellement au-dessous d'un hydrocéphale, et même d'un homme normal ; le système de l'angle facial qui place Lamartine et Wagner plus près d'un cafre que de Bonaparte, rejoindront le système discrédité de Gall. Ils ne contiennent que des fragments de vérité.

La pensée crée d'ailleurs le cerveau bien plutôt que le cerveau ne crée la pensée. Constatation qui ressort de l'examen crânologique d'une même race aux divers degrés de civilisation.

Ce qui *semble* le moins hypothétique dans la crânologie, c'est qu'un rapport existe, non entre les dimensions, mais entre les formes du crâne et le genre de mentalité. Une race dolichocéphale (kymrique bretonne par exemple) tend au génie mystique, tandis que la brachycéphale (France centrale) paraît vouée au bon sens positiviste. Encore, que de contradictions à cette règle ! La race brachycéphale slave est mystique ; l'italienne, passionnée et artiste !

Très souvent, le climat exerce une action *parallèle* sur le physique et le moral. Les races blondes ne sont pas hypocrites et métaphysiciennes parce qu'elles sont blondes; mais, en même temps que le septentrion les décolore, il les voue aux calculs et aux méditations de la vie claustrée.

La mentalité des races, dégagée de cette question physiologique, contredit-elle le monogénisme ? Nullement. La république nègre de Haïti est certes aussi sagement administrée que les républiques espagnoles. Il existe un patrimoine moral et intellectuel commun à l'entière humanité. Tous les peuples connaissent l'usage du feu, des armes, de la navigation, des vêtements, de la domestication des animaux, des insignes du commandement, de la musique, de la poésie, de l'éloquence, de certains autres arts ou industries. Aucun n'a complètement oblitéré le sens moral et le sens religieux. Les plus avilis conservent, partiellement ou réunies, les notions de culte, de prière, de croyance aux esprits, de sacrifice ; quelques peuplades semblent posséder normalement des facultés, telle la télépathie, devenues chez nous merveilleuses. Leurs crimes ne sont pas *moralement* pires que ceux de l'Europe : les dahoméens qui en famille mangent leur aïeul, sont différemment, mais non *plus* criminels que le pharmacien qui falsifie la quinine ou le boucher qui empoisonne un régiment. Paris compte bien une dizaine de crimes plus *libres* que l'anthropophagie, laquelle fut une nécessité puis une habitude. Ce que nous appelons civilisation, et qui, sans le Christianisme, n'est qu'une européanisation, cela rend plus douce la collectivité, mais non plus moral l'individu qui seul importe au point de vue spiritualiste. Réciproquement, le sauvage est un dégradé collectif plutôt qu'individuel. Oserais-je, après Rousseau et tant de missionnaires, le placer au-dessus de beaucoup de civilisés ? En tout cas, sûrement au-dessus du barbare ; et c'est une singulière aberration anti-cléricale que de prétendre moraliser notre empire africain en y propageant l'islamisme !

Ce qui est spontanément bon échappe aux philosophes de cabinet qui ne comprennent pas mieux le sauvage que l'ouvrier ou le paysan. Seraient-ils touchés par ce mot d'une océanienne invitée à se confesser au retour du missionnaire : « Moi avoir offensé le bon Dieu, à présent qu'il « m'a convertie ! » Le véritable barbare, c'est l'athée systématique ou le boulevardier ricaneur qui s'imagine pré-

cisément que la barbarie commence à l'octroi. Et voulez-vous observer la sauvagerie en formation, la pire, regardez les souteneurs de Montmartre ; ils ont du sauvage jusqu'aux poétiques mélopées de Bruant.

Ni la sauvagerie individuelle, ni la collective n'infirment le monogénisme, car celle-ci est partout *incomplète* et *acquise*. Il a suffi à Châteaubriand et à Cooper de transcrire les mœurs des Sioux, leur éloquence, pour ouvrir la plus grande source de poésie depuis l'Iliade. Les plus dégradés des hommes, les Australiens du détroit de Torrès, ont recueilli avec bonté de récents naufragés, et possèdent une arme ancestrale, le boomerang, qui déconcerte notre balistique. La langue de beaucoup de naturels atteste une civilisation disparue. Si plusieurs récidivistes de nos pénitenciers colonisaient un îlot, une nouvelle peuplade, non la moins déchue, se constituerait. Le sauvage renaît au reste dans chaque enfant avec ses vertus et ses vices libres qu'élimera la société, sans améliorer l'individu si le sentiment religieux n'y préside.

La vérité du monogénisme et aussi l'universalité de la loi de l'effort ressortent de cette remarque de M. Vigouroux : « Le sillon qu'un muscle imprime sur « les os du lion indique sa nature. Mais dans l'homme, « soit que pendant plusieurs générations il ait somnolé « sur un divan ou que, comme le Peau-Rouge, il ait « chassé le daim pendant des siècles, *il n'y a rien dans « son organisation qui le rende impuissant à changer « ses occupations.* »

Les blancs n'ont trouvé qu'un moyen de démontrer l'infériorité des autres races : c'est de les exhiber au Jardin d'Acclimatation. Mais l'on peut se demander de quel côté de la barrière sont les sauvages, et lequel est *inférieur*, du méprisant silence de ces prisonniers ou des stupides réflexions du public. Les Celtes, nos aïeux, amusèrent ainsi Rome décadente.

Les conclusions biologiques.

Sans imiter la présomption de certains physiologistes qui envahissent le domaine de la métaphysique, et tout en maintenant la supériorité probative de l'expérience psychologique, il est permis de constater que les progrès des sciences de la vie ne contredisent pas les vérités spiritualistes. Quel terrain parcouru depuis l'époque où, pour figurer l'immortalité, le philosophe empruntait à la physiologie la grossière comparaison de la métamorphose des chenilles en papillons !

Nous voici aux frontières d'un immense domaine inexploré, où décroît sans cesse la réalité de la matière. Et les rayons verts, noirs, ultra-violets, la photographie de l'invisible, peuvent susciter de primordiales révélations sur la constitution des corps. L'impossible d'hier devient le probable d'aujourd'hui.

Ce qui paraît ressortir des analyses actuelles, c'est l'unité de substance matérielle et la *presque* subjectivité de nos perceptions extérieures.

Quelques allemands essaient d'étudier un fluide nouveau, qui *serait* la vie physique universelle elle-même : l'électroïde ; phosphorescent comme le brouillard vital de Reichenbach et traversant, comme le fluide humain, les non-conducteurs d'électricité. Il constituerait « la force « primordiale douée de mutabilité protéiforme » que la philosophie grecque pressentit, l'Akasa des Hindous, la matière subtile de Descartes, le « souffle subtil » de Newton. D'origine solaire, il confirmerait scientifiquement l'héliothérapie et l'opinion de la supériorité vitale des races du sud ; il est curieux de voir la science refaire toujours les découvertes de l'intuition et de l'empirisme. Mais ces terrains non solidifiés appartiennent encore aux pionniers de la biologie. Au-dessus d'eux